

III

(en corps
16 ou 18)

DOMINE, QUID ME VIS FACERE ?

en
capitales
italiques.

Le "sacrifice du Verbe" - Je capitule - Symphonie et unité -

Individualisme de l'ecclésiologie slavophile - Son décétisme -

Intuition de l'Una Sancta.

AU MEME.) en petites capitales.

Bruxelles, le 13 décembre 1939.

Cher et Révérend Père,

Je vous dois des excuses pour l'incompréhension stupide qui zigzague à travers ma dernière lettre. Vous comprenez bien que c'est tout l'être qui passe actuellement par la fournaise : soucis personnels, petites meurtrissures de la vie quotidienne, multiples épreuves du bonhomme tout entier - j'en suis écorché vif : Scalpi salubris ictibus, et tunsione plurima...

Humainement, je suis sur le flanc : "Toutes tes vagues ont déferlé sur moi." J'ai beau, chaque matin, offrir au Père ma vie quotidienne en Jésus-Christ - filius in Filie - supplier l'Esprit de gloire de répandre sur moi cette sagesse qui seule peut faire de ma journée un "sacrifice du Verbe" -
- demander que sur moi repose la splendeur de mon Dieu, pour

q'u

qu'elle dirige les oeuvres de mes mains". Les heures qui suivent n'en sont pas moins vides et vaines, lamentablement médiocres, serviles, vanitati subjectae; à tout instant, ce qui me fait perdre coeur, c'est de constater moins encore mes fruits que mon état de pécheur; la sale odeur de ma nature déchuë m'emplit les narines.

Cependant, je ne cesse pas, à travers tentations et chutes - deutes à l'égard de la Providence, de la bonté, de la présence divines; misérables soubresauts d'un amour-propre qui se révolte au bord de la fosse; brusques vertiges sensuels, fût-ce au moment de la Communion - je ne cesse pas, dis-je, de me ressaisir, de me reprendre en main, à tout instant - "encore et toujours", comme chante la Liturgie orthodoxe - parce que j'ai les yeux fixés sur le but; c'est cela que, l'autre jour, j'appelais ma "bonne volonté". Je finis toujours, Dieu aidant, par me relever et faire ce qu'il me faut faire. Je veux ce qui est droit, je veux que se réalise en toute ma personne la justice. La passion de Dieu, c'est, ici-bas, l'accomplissement de sa volonté. Par amour filial, en participant à la nature divine, en identifiant mon vouloir au sien. Au sommet de la vie religieuse, rien ne vaut cet extraordinaire Psaume 118, où pas une minute l'âme fidèle ne fait retour sur soi-même, sinon comme hostie de louange, sacrificateur spirituel et victime à la fois. C'est le scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam qu'explicite le Psaume 118, dont le ten n'a plus rien de commun avec la religion comme les hommes l'entendent. C'est quand on a, comme moi, gâché sa vie dans l'anarchie du pullus enagri, qu'en finit, grâce à la miséricordieuse illumination d'En-Haur, par VOIR dans l'obéissance parfaite et filiale, non plus un moyen, mais un but, la réalisation même de la charité surnaturelle, notre Pentecôte individuelle; de sorte que si, parmi les mornes ruines de nos vies pécheresses, médiocres, sourdement hostiles à Dieu, nous découvrons de rares moments de pur service, de , d'effrande spirituelle à l'instar du Logos, d'obéissance absolument libre et parfaitement spontanée - aux appels de la grâce - je suis, à l'heure actuelle, convaincu qu'il y a là le plus grand

des dens, la suprême largesse, et qu'il nous en faut remercier le Père des âmes lumineuses avec des larmes de bonheur. C'est à cela que je m'efforce de viser. Hélas ! j'ai "la nuque raide" et la tête dure. Mais le Maître conquasabit capita in terra multorum : Il en a maté de plus rudes !

C'est pourquoi je n'ai jamais tenu à garder mes idées; pour qui me prendrais-je ? Et puis, elles valent leur poids de substance et de réalité; c'est à dire rien.

Ce qui compte, c'est la vérité de Dieu et je la vois comme une vivante et, puisqu'elle trouve son expression parfaite dans le Fils de l'Homme, comme un Vivant. Dès lors, comment pourrais-je vouloir "avoir raison", confisquer le Verbe, monopoliser la Seconde Personne; comment pourrais-je me cramponner à "mes" idées, c'est-à-dire à moi-même, puisque Celui qui est la Raison n'a cure de "me plaire" ?

J'ai longuement médité votre lettre depuis plusieurs jours et je vous demande pardon d'avoir mal compris, par amour-propre enfantin, par orgueil intellectuel d'autodidacte, ce que vous dites du "caractère unique de l'unité romaine". En lui objectant des arguments tirés du classique arsenal "historique", alors que leur relativité ne m'a jamais fait illusion, me suis-je rendu parfaitement translucide à la lumière ? Quoi qu'il en soit, ou je me trompe fort, ou la foi m'est venue : sed nescis unde veniat... Je ne sais pas comment, mais je sais pourquoi : parce que je ne demande qu'elle, quoi qu'il m'en doive coûter. Vous savez, d'ailleurs, quel bouleversement radical de toute ma vie signifie mon retour à l'Eglise romaine ?

Et puis, aussi, parce que la foi ne peut être pour moi qu'une autre conversatio, une atmosphère totalement différente et neuve, plus féconde, et non pas un butin, un trésor à béatement thésauriser, un talent qu'en enfuit comme un cadavre, mais la condition même d'une vie renouvelée, au Christ et en Christ bien plus qu'avant.

Vous savez ce qui m'avait fixé dans l'Orthodoxie, où j'entends rester; mais cette intégrale Orthodoxie, catholique, vivante, mais je ne la vois plus

possible, en sa plénitude, qu'à Rome. C'était d'abord l'extraordinaire splendeur mystique de la Liturgie et des Offices, le caractère profondément biblique (et donc patristique) de la piété, le caractère "angélique" de la spiritualité, enfin l'admirable doctrine du sobernost, de la symphonie, de l'Eglise-unisson dans l'Amour, essentiellement fraternelle, peuple et nation, race, sacerdoce royal de l'Israël nouveau pris en bloc. Vous connaissez mon instinctive répugnance pour toutes les formes de l'individualisme religieux, protestant ou antiprottestant. Toute mon ecclésiologie était fondée sur la prière sacerdotale de Jésus. Concevant Rome comme une société d'abord humaine, régie par une prudence d'en-bas et suivant les principes du conservatisme traditionnel, je lui opposais l'unanimité, la charité fraternelle des Eglises orthodoxes. Or, empiriquement, c'est un mythe.

Et puis, ma grande erreur a été de concevoir moi-même l'unanimité, l'unisson, la "charité lien de la perfection" - de cette perfection qui est inséparable de l'unité (Jean, 17:23) - en mode humain, naturel, démocratique : tout en prétendant dépasser l'individualisme, j'y restais empêtré. Un individualisme multiplié, collectif, ne change pas de nature. L'Eglise "une" de mon idéologie était, au fond, la résultante des forces partielles qui s'évertuent en son sein : Eglises locales et nationales, clergés, monastères, fidèles, pris collectivement, en manière de totaux, de sommes additionnelles, donc, en dernière instance, individuellement (la "volonté générale" de Jean-Jacques). Si la vérité est donnée à tous, au total des fidèles, au conglomérat des atomes, des monades religieuses, je reste dans le royaume du nombre, du relatif.

Certes, je puis tenter de me tirer d'affaire en proclamant que la suprême instance agit "mystérieusement"; que l'ensemble des fidèles, à travers les siècles, ratifie inconsciemment et instinctivement les promulgations conciliaires. C'est ce que font les Russes. Mais Tendini lui-même n'avait pas prévu cette prolifération de Papes. Cette kyrielle d'infailibles à leur insu, cet électerat de Pontifes est sans le moindre intérêt; on en vient à la dissémi-

nation du magistère, à son "invertébrisme" absolu. Evantzev-Platenov et Danilevskÿ appesaient à Seleviev cette conception, reprise de Chemiakov et de la riposte encyclique des Patriarches orthodoxes à Pie IX, et défendue de nos jours par des esprits aussi divers que Fankev et Boulgakov.

Or, je vois maintenant - c'est le terme le plus approprié : je vois, et en même temps je sens, je suis assuré, que cette vue est juste, intuitive, et je le ressens comme mes yeux ressentent la lumière, sans besoin de démonstration : , dirait l'Apôtre - je vois, dis-je, que, si l'Eglise est unanime, c'est en même divin, au delà des séparations de tout le relatif : valde ab istis omnibus. La charité n'est que le lien de la perfection (Col., 3:14); il faut s'en "revêtir", précise l'Apôtre; dans ce mystère de l'unité de l'Eglise, elle survient en quelque sorte "par surcroît"; elle est - Dieu l'infusant par son Esprit dans nos cœurs - la part des hommes, leur réponse, leur acquiescement et collaboration. Mais la source fondamentale, la condition sine qua non, le canal divin de cette perfection, c'est l'unité, mère et non fille de la charité. Le "mystère", en l'occurrence, n'est pas la simple absence, l'impossibilité d'un principe d'unité, mais l'essence de ce principe, qui dépasse le nombre et la multitude, c'est-à-dire le créé. Ainsi conçue, le transcendantal unité se trouve surnaturalisé, transposé du plan métaphysique au théolegal, au révélé. L'unanimité manifeste, en-bas, l'unité qui vient d'en-haut.

Si l'Eglise est une, il n'y a pas à dénombrer les fidèles et à compter et à escompter leurs votes, soit exprimé en Concile (1), soit tacites et implicites. Mais si l'Eglise, Corps du Christ, donc organe visible, "cité sur la montagne", est une, son unité, doit être visible aussi. Il faut à cet édifice une clef de voûte, un lien central, obéissant à cette loi qui veut que tout l'invisible nous soit révélé par le visible. Un Sacrement de l'unité organique. Un signe visible et physique de cette unité invisible dans l'Esprit. Or, ici, l'Orthodoxie actuelle penche vers un décétisme antiphysique, à la façon de certains Réformateurs du 16^e siècle, pour qui l'Eglise est essentiellement

céleste et invisible, ce qu'elle a de tangible ici-bas n'étant qu'un tribut payé à la "chair", et à l'inverse de ces Protestants modernes, pour qui l'Eglise, au contraire, est surtout et presque exclusivement terrestre (2). Un Tertullien exprimerait mieux que moi ce qu'il appellerait sans doute la "chair de l'unité".

Mais, parce que cette unité n'a pas à jaillir du nombre, parce qu'elle précède du Christ - qui n'est pas dans l'Eglise, oserais-je, mais elle (assumée) en Lui - le Signe d'unité n'a pas à exprimer vis-à-vis du Christ la voix du nombre, mais vis-à-vis du nombre la voix du Christ. Je sens ces choses encore confusément; aussi les exprimé-je très mal.

C'est encore sous l'empire du même principe conducteur que je comprends ce que vous m'écrivez de la "charité théologique", qu'on ne découvrirait "normalement" qu'à Rome, ce qui me fait penser à ce que les Anglicans disent des grâces manifestées chez les non-conformistes : unconvenanted mercies of the Lord.

J'ai l'impression que cette charité, c'est l'amour de Dieu-vérité, l'attachement à l'ETRE, source unique de réalité, de valeur, de positivité. Me trompé-je en estimant qu'elle n'attribue de substantialité, de réalité aux êtres (y compris les institutions) que dans la mesure où elle peut les retrouver "dans la vérité" ? J'y verrais donc l'amour que Dieu Se porte à Lui-même, donc amour unique, réfléchi dans le Corps du Christ. Dirai-je que cet amour de Dieu pour Dieu, la parfaite satisfaction qu'Il retire de sa nature, sa béatitude en un mot, s'Il la doit au rayonnement diffusif de son excellence, constitue sa gloire ? Que, dès lors, la charité théologique, essentielle activité du St. Esprit, ne peut s'exercer plénièrement dans ce monde, cum gloria, que vis-à-vis du Corps miséricordieusement identifié à son Chef ? Je ne la verrais pas, cette charité ainsi conçue, sans une "réalisation" (au sens anglais du mot) sans Erlebnis, une prise de conscience et constatation - au delà de la raison raisonnante et du discours logique - de la réalité de ce Corps, de sa gloire divine malgré les désillusions de

l'expérience : crede Ecclesiam sanctam...

Je m'exprime horriblement mal et gauchement, je le sais; mais ce matin, tout cela m'est venu, non par détails articulés, mais dans une intuition globale, dont je ne puis rendre ici, même de loin, la persuasive et insinuante suavité, sans parler de la joie pure que m'apportait cette tardive mais combien compensatrice compréhension. Tout cela m'est venu, porté comme sur un flot d'huile parfumée, comme une lumière attendrissante - , chantons-nous à Vêpres - avec une facilité, une évidence encourageante, une douceur, une majesté familière et bénigne, un tel air de m'être connu depuis toujours - depuis l'Eden, avant la Chute - que j'en avais les larmes aux yeux. Alors que j'en suis si indigne, si incapable...

Alors, je me suis souvenu de ma dernière lettre, des objections qu'en sa seconde partie vous y faisiez ma jactance, et je me suis tenu pour un fier imbécile ?

J'ai prié le Père W..., O.P., de bien vouloir intervenir auprès des autorités ecclésiastiques, pour qu'en m'œuvre au moins la pèterne. Je ne m'attends pas à des fusées d'artifice, ni à l'immolation du veau gras, pour être rentré au régiment, après l'avoir déserté. Le Sauveur a des chemins compliqués pour les hommes compliqués; l'essentiel est qu'ils conduisent à la bergerie. Ils finissent d'ailleurs, par décompliquer les hommes de bonne volonté. J'ai quitté Rome, naguère, moralement déséquilibré, "flottant et emporté à tout vent" de l'instinct; je reviens à ce Corps, membre assaini et purifié. Du moins je l'espère; seul, mon directeur spirituel saura s'y reconnaître dans mon chaos intérieur... et pourtant je ne crains rien, j'espère, je sais qu'ayant faim et soif de la justice, tôt ou tard je serai rassasié.

Je vous dois beaucoup, mon Père. Tout piètre Jacob que je suis, j'ai rencontré en vous, dans ma nuit, un messager, un ange, pour lutter jusqu'à cette aube. Si je vous ai montré trop d'arrogance, je vous en demande pardon et, comme Jacob à Béthel, vous prie de me bénir. Tout le reste ira, non sans souffrances, sans justes et salutaires humiliations. L'abandon de la

Communion au Saint Sang, par exemple, me sera des plus douloureux. Mais tout ira facilement quand même, parce que ces épreuves, loin d'entamer en rien ma joie, la nourrissent. Malgré tout, malgré moi-même, malgré le passé, malgré les menaces de l'avenir, je veux faire la volonté de Dieu. Vingt-huit années de vie sauvage et solitaire, vingt-huit années de révolte au "désert" - hic erit ferus homo, manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum - de quinze à quarante-trois ans, cette infernale chienne de misère et de puanteur, où j'ai su par une corrosive expérience ce que c'est qu'une épave, tout cela s'est très lentement décanté, pour ne laisser, au milieu du chemin de ma vie, qu'un seul désir, une seule passion : faire la volonté de Dieu. Diminuer pour qu'Il croisse. N'être que pour sa gloire. Avoir tout mon être, tout ce que je suis et tout ce que j'ai, orienté vers Lui.

Il n'y a pas d'autre joie, pas d'autre fraîcheur, pas d'autre repos, de vie, de subsistance : faire sa volonté. Et je Le supplie, vu la pusillanimité du Vieil Homme, de le faire Lui-même en moi, fût-ce malgré moi (mais ce "moi" là, est-ce encore moi ?) - et, dès lors, tout le reste ne me sera-t-il pas donné par surcroît ?

Croyez, mon Père, à mon respect et à ma gratitude.

NOTES

III

- (1) C'est aussi la conception gallicane, exprimée par Mgr. Dupanloup dans une lettre pastorale où il annonçait à ses ouailles son départ pour le Concile du Vatican : "Les Evêques, disait-il, vont au Concile pour témoigner de la foi de leurs fidèles".
- (2) Le décétisme des premiers Luthériens s'est "dialectiquement" transformé en positivisme "libéral", l'abus du Jenseitlich débouchant, à la limite, sur le Diesseitlich; projeté sur l'écran de l'histoire évangélique, ce positivisme éceuré du "céleste" donne l'eschatologisme à la Schweitzer. L'Orthodoxie, elle, connaît et l'Eglise ouranique et la cité chrétienne "dans le monde", l'Etat saturé d'Evangile (du moins en intention). Mais elle ignore ce lien organique, ce médiateur vivant entre l'invisible et le charnel, cette symbiose ou conjonction humaine-divine (théandrique, diraient les théologiens orientaux) qu'est pour les Catholiques l'Eglise. Seuls, les Anglicans (sans doute par réaction contre l'érastianisme de fait qui règle les rapports de leur Eglise avec l'Etat) semblent partager quelque peu cette notion de l'organisme médian, qui se réfère au dogme de l'Incarnation. Cf. dans ce volume, la lettre VIII à l'abbé A. de R., page .
-